



LA SAINTE CÈNE, D'APRÈS LÉONARD DE VINCI

LE JOUR DE PAQUES

L'aube de l'horizon tirait ses premiers voiles ;
Les oisillons chanteurs, sur la mousse des champs,
Regardaient dans les cieux s'éclipser les étoiles ;
Et des bosquets fleuris, comme un léger encens,
Ondulaient en spirales les vapeurs du printemps.

C'était le jour de Pâques, et par toute la terre,
La nature changée étalait sa splendeur.
La résurrection... c'était là le mystère.
Du Rédempteur divin célébrant la grandeur,
Des Anges dans l'éther psalmodiaient en chœur :

“ Il quitte le linceul, dépouille le suaire
Pour ceindre son front pur d'une auréole d'or.”
Puis suspendant leur vol au-dessus du Calvaire,
Ils reprirent plus haut en un commun accord :
“ Dieu renaît à la vie, il méprise la mort.

“ Comme l'astre qui nous éclaire,
Jésus, sortant de son tombeau,
Inonde d'un flot de lumière
Ce jour qui depuis sera beau.”

Alors Jésus, à ses apôtres,
Se manifeste glorieux ;
Il dicte des lois qui sont nôtres,
Puis reprend le chemin des cieux.

Aujourd'hui dans un saint cantique,
Le cœur soumis et repentant,
Chantons, selon l'usage antique,
A la gloire du Dieu vivant.

Qu'il se repente l'infidèle
A la sainte tradition !
Car point n'est de vie éternelle
Hors de notre religion.

Dieu méprise toujours l'impie,
Et qui ne tend pas à son ciel
Pour s'absorber dans cette vie
Bientôt s'abreuvera de fiel.

Do

LE JUBILÉ DE LÉON XIII

I.—LE PAPE

Il est six heures du matin. Deux ou trois coups
frappés à la porte de ma chambre d'hôtel m'éveillent
brusquement.

—Qui est là ?
—Vaticano !

C'est une invitation à nous rendre au Vatican, le
matin même. A sept heures et demie, Léon XIII offi-
ciera dans la capella Paolina.

L'envoyé s'excuse d'arriver à une heure si matinale.
Il s'est présenté déjà, la veille au soir, en notre
absence. Son devoir est de remettre l'invitation en
mains propres. Il recommande “ l'habit noir ” et s'en
va.

* *

... Nous voici dans la capella Paolina. Deux cents
personnes environ attendent l'entrée du Saint-Père ;
un assez grand nombre de prêtres, quelques hommes
en habit ; les femmes en noir, une mantille sur la
tête. Le passage du milieu, qui va de la porte à
l'autel, est maintenu libre, occupé çà et là par des
hallebardiers et des huissiers aux costumes extraordi-
naires, jaunes, verts, écarlates et cramoisis.

Tout à coup, un mouvement se fait à la porte, les
officiers de la garde du pape, casque reluisant, épée
nue, entrent, se rangeant sur les côtés. La piété, la
foi, la curiosité s'émeuvent dans l'assistance. Toutes
les têtes se tendent vers l'entrée... Il apparaît, suivi
de cardinaux et d'évêques. C'est Lui, le Prêtre vêtu
de blanc... Il a, sur le seuil, un arrêt d'un instant, et
les yeux et les cœurs ne voient, malgré les ors et les
pourpres dont elle est environnée, que cette forme
blanche, svelte, un peu inclinée d'abord, qui, tout de
suite, se redresse... La main s'est élevée en même
temps,—paternelle ; et, légère, transparente, elle
semble flotter dans l'air, où elle esquisse le geste de
bénédition. C'est très beau... et c'est charmant.

Il s'avance, regardant avec douceur, à droite, à
gauche, la main toujours levée et bénissante, volti-
geante comme une main de semeur. Il est là, à deux
pas ; son visage amaigri, fin et doux, d'homme très
âgé, est éclairé d'une bonté qui pense. L'esprit, qui
éclate dans les yeux, se montre aussi dans toute la

ligne nerveuse du corps et dans la démarche prompte,
comme envolée, du vieillard blanc.

Ce vieillard blanc, suavement blanc de la tête aux
pieds, marche sur l'extrême bord du tombeau avec sa
grâce souriante de roi des croyants, en bénissant—de
sa main qui meurt—l'universelle vie.

Les fresques de la capella Paolina sont de la vieil-
lesse de Michel-Ange. Voici saint Paul terrassé, sur
le chemin de Damas, par une lumière qui, tombant de
la main de Dieu, s'élargit en s'abaissant vers la terre.

Maintenant le Pape officie. Il élève l'hostie sacrée,
blanche au centre d'un soleil d'or. Les officiers font
le salut de l'épée. Les cardinaux écrasent sur les
dalles l'orgueil de la pourpre.

Le Pape prie à voix haute. Jamais je n'oublierai
cette voix.

Aucune monotonie d'inflexion, rien de “ déjà en-
tendu ” ne vient détruire l'idée que l'on se fait d'un
pontife souverain parlant au nom de sa fille, l'humani-
té. Le Père est vraiment ici en prière pour les
enfants. Il est chargé d'années et chargé de dou-
leurs, des douleurs du monde. Sa voix, simplement
et vraiment humaine, sort d'un cœur profond. C'est
un soupir et c'est un sanglot, très personnels, à la
fois lassés, expirants et indomptables, qui ont parfois
de grands sursauts, et qui seraient reconnaissables
entre tous les sanglots et tous les soupirs de la terre.
Ce qu'on entend, ce sont les cris d'une douleur
d'homme, d'un homme dont le cœur s'élargit jusqu'à
être paternel au monde entier. Ame blanche, prêtre
tout blanc, blanche vieillesse, candeur de la foi, voilà
ce qui parle et ce qui prie. Oh ! la plaintive huma-
nité, et que chaque élan de douleur se change
en élan de prière ! Il est impossible d'avoir entendu
cette parole gémissante, ce sanglot, ce cri, cet appel,
cette supplication,—et de l'oublier. Ce qu'on éprouve,
c'est la pitié pour celui qui prie, car on croit deviner
qu'à ce moment il souffre surtout de l'impuissance de
sa propre pitié à faire le bien parmi les hommes !—
“ Sans vous, ô mon Dieu, ma royauté trop humaine
“ ne servira à personne ! mes appels, comme mon
“ silence, demeureront incompris ! Domine, exaudi
“ nos ! Miserere ! miserere ! ”

La messe du Pape est dite. Il a prié pour tous.
On va prier pour lui. A son tour, il entend la
messe.